

## CHAPITRE V.

## RAPHIDIM.

Jusqu'à présent, les Israélites fugitifs n'avaient eu à lutter que contre la faim et la soif, mais maintenant ils devront aussi combattre contre les hommes et se frayer leur chemin de vive force; les Amalécites, qui habitent la péninsule, essaieront de leur barrer la route du Sinâi.

Après la station de Sin, l'Exode mentionne immédiatement celle de Raphidim, où ils eurent à soutenir une bataille contre les habitants du pays; cependant le livre des Nombres nous apprend qu'il y en avait eu deux intermédiaires, celles de Daphca et d'Alus<sup>1</sup>.

D'el-Markha on peut se rendre aujourd'hui à l'ouadi Feiran, l'ancien Raphidim, par trois routes différentes: l'une, la plus septentrionale et la plus courte de toutes, s'enfonce dans les terres au delà de l'Aïn-Dhafary, la source d'eau douce qui devait alimenter les Hébreux dans le désert de Sin; elle s'élève jusqu'à la chaîne du Nagb-Bouderah et le franchit. Ce passage difficile n'a été ouvert que dans les temps modernes, et il n'a certainement pas été tenté par les Israélites.

La seconde route est à onze kilomètres environ plus bas, au sud, dans la plaine d'el-Markha; elle remonte d'ouest en est l'ouadi Sidréh; là elle tourne à droite et va rejoindre, du nord-ouest au sud-est, par l'ouadi Mokatteb<sup>2</sup>, l'ouadi

<sup>1</sup> Exod., xvii, 1; Num., xxxiii, 42-43.

<sup>2</sup> Voir, Figure 25, une vue de l'ouadi Mokatteb, « Vallée Écrite, » d'après Léon de Laborde. — Quelques auteurs ont supposé, mais tout à fait à tort, que les inscriptions de l'ouadi Mokatteb étaient l'œuvre des Israélites du temps de Moïse. Voir *Mélanges bibliques*, 2<sup>e</sup> édit., p. 238-299.



25. — Vue de l'ouadi Mokatteb ou Vallée Écrite.



Feiran, à vingt-sept kilomètres au-dessus de son embouchure. Ce chemin passe près de Maghara, « la caverne », nom qui rappelle les excavations faites en ce lieu par les mineurs égyptiens, lesquels en exploitaient, pour les pharaons, les richesses métalliques.

La troisième route, la plus facile, mais aussi la plus longue, suit quelque temps la côte quand on sort, au sud, de la plaine d'el-Markha. A l'embouchure de l'ouadi Feiran, située à quarante-six kilomètres de distance de l'Aïn-Dhafary, elle remonte cet ouadi jusqu'à Hési-el-Khattatin. Du point de départ de l'Aïn-Dhafary, jusqu'à cette dernière localité, il y a soixante-dix-huit kilomètres. Les explorateurs anglais supposent que cette dernière voie fut prise par le gros des Israélites, avec les troupeaux; mais les détachements isolés remontèrent l'ouadi Sidrêh, pour éviter un détour de dix-sept kilomètres de chemin. La seule objection que l'on puisse faire contre le passage d'une partie des Hébreux par la seconde route, c'est la crainte qu'ils auraient pu avoir des Égyptiens employés aux travaux des mines et de la garnison qui les surveillait; mais l'exploitation des mines de Maghara paraît avoir cessé sous la XII<sup>e</sup> dynastie, c'est-à-dire longtemps avant l'exode<sup>1</sup>.

Où se trouvaient Daphca et Alus, sur les routes que nous venons de décrire? L'expédition anglaise n'a pu le déterminer. C'étaient des stations sans importance, où il n'arriva rien qui fût digne de remarque, puisque l'Exode les passe complètement sous silence. Un savant égyptologue allemand, M. Ebers, a signalé la ressemblance qui existe entre le nom de Daphca et le nom égyptien de cette région des mines du Sinaï, Mafka ou Tmafka. Mafka désigne la matière précieuse que l'on extrayait des mines, c'est-à-dire la

<sup>1</sup> Voir *Les mines du Sinaï*, dans les *Mélanges bibliques*, 2<sup>e</sup> édit., p. 265.



turquoise, d'après M. Birch; le cuivre, d'après MM. Lepsius et Ebers; la malachite, d'après M. Chabas.

Quoi qu'il en soit, « quand les Israélites venant du littoral se rendirent d'Alus à Raphidim, en s'engageant pour la première fois dans les enfoncements des montagnes, leurs yeux durent se reposer sur le magnifique paysage qui charme si fort aujourd'hui le voyageur moderne. Les hommes qui quittaient l'Égypte, pays plat et sans caractère, doivent avoir trouvé merveilleuses ces solitudes sauvages et âpres, ces montagnes aux formes hardies, ces vives couleurs, cette lumière éclatante, brillant sur les collines, les gorges et les rochers<sup>1</sup>. »

L'eau manque aujourd'hui complètement le long de ces routes. S'il en était de même au temps de l'exode, la marche dut être précipitée. On peut cependant emporter dans des outres la provision rigoureusement indispensable pour le trajet.

Il semble que le peuple s'attendait à trouver des sources à Raphidim. Quand on y fut arrivé, l'eau sur laquelle on avait compté manqua. Les Israélites, qui, pendant les trois jours précédents, n'avaient eu que la quantité nécessaire pour étancher leur soif, éclatèrent en murmures et en imprecations contre Moïse : « Donne-nous de l'eau pour que nous puissions boire... Pourquoi nous as-tu fait sortir de l'Égypte afin de nous faire mourir de soif, nous, nos enfants et nos troupeaux? » Moïse implora le Seigneur et lui dit : « Que ferai-je à ce peuple? Peu s'en faut qu'il ne me lapide<sup>2</sup>. » Dieu ordonna à Moïse de frapper le rocher d'Horeb, et il en jaillit de l'eau en abondance.

Horeb signifie « sécheresse, lieu aride et sans eau. » Les savants anglais distinguent le lieu de ce nom, dont il est

<sup>1</sup> H. S. Palmer, *Sinai*, p. 197.

<sup>2</sup> Exod., xvii, 2-4.

question dans ce récit, du mont Horeb, où Moïse avait eu la vision du buisson ardent. Quant au rocher dont parle l'Exode, les voyageurs du Sinaï se sont préoccupés de bonne heure de le retrouver. Les moines grecs du couvent de Sainte-Catherine croient le posséder dans leur voisinage, et ils le montrent aux pèlerins, qui l'ont souvent décrit.

Voici la traduction du récit des deux plus célèbres d'entre eux, Shaw et Pococke.

« Après que nous fûmes descendus, non sans de grandes difficultés, par le versant occidental de la montagne, dit Shaw, nous vîmes dans l'autre plaine qu'elle forme : c'est Raphidim<sup>1</sup>. Ici, nous pûmes voir encore cette antiquité extraordinaire, le rocher de Meribah<sup>2</sup>, qui s'est conservé jusqu'à ce jour sans souffrir aucune injure du temps, ni des accidents. C'est un bloc de marbre granitique, d'environ six yards<sup>3</sup> carrés, qui est en quelque sorte vacillant et détaché au milieu de la vallée, il semble avoir appartenu d'abord au mont Sinaï, qui entoure toute cette plaine de ses pentes abruptes. *Les eaux qui en jaillirent et le ruisseau qui en coula*<sup>4</sup>, ont creusé, dans un angle de ce roc, une rigole d'environ deux *inches*<sup>5</sup> de profondeur et vingt *inches* de largeur; elle paraît toute couverte d'incrustations, comme l'intérieur d'une bouilloire à thé qui a longtemps servi. Sans parler de quelques mousses entretenues encore par la rosée, nous remarquons tout le long de cette rigole un grand nombre de trous, dont quelques-uns ont quatre ou cinq pouces de profondeur et un ou deux pouces de diamètre :

<sup>1</sup> Exod., xvii, 1.

<sup>2</sup> La Vulgate appelle cet endroit la Tentation; Exod., xvii, 7. Voir note 2, p. 484.

<sup>3</sup> Le yard vaut 0,914 millimètres.

<sup>4</sup> Ps. lxxvii, 46, 20.

<sup>5</sup> Un *inch* est la douzième partie d'un pied; c'est-à-dire un pouce ou 27 millimètres.



ce sont là des marques vivantes et démonstratives qu'ils ont formé autrefois autant de fontaines. On peut observer, du reste, que ni l'art ni le hasard n'ont pu nullement produire un tel phénomène; tout nous indique un miracle, et cette vue ne manque jamais de produire une vive émotion religieuse sur tous ceux qui le voient, comme la fente du rocher du Calvaire, à Jérusalem<sup>1</sup>. »

Pococke en fait à son tour la description suivante : « Au couchant et au midi du mont Sinaï et de sa partie qu'on appelle le mont Serich, est une vallée étroite appelée la vallée de Jah, c'est-à-dire de Dieu. Celle qui est au couchant est certainement la vallée de Raphidim, où les Israélites campèrent au sortir de Sin. On montre dans cet endroit le rocher, qu'ils disent que Moïse frappa et d'où il fit sourdre de l'eau, lorsque Dieu lui dit qu'il lui apparaîtrait sur le mont Horeb, et qui fut depuis appelé Massah et Meribah<sup>2</sup>. Il est au pied du mont Serich. C'est un gros rocher de granit rouge, qui a dix pieds<sup>3</sup> de long, dix de large et douze de hauteur. L'eau paraît avoir mangé sa couleur l'espace d'environ huit pouces, tant au sommet que des deux côtés qui regardent le midi. Au bas des deux côtés au sommet sont des espèces d'ouvertures dont quelques-unes ressemblent à ces mufles de lion qu'on met aux gouttières; mais il ne paraît pas qu'elles aient été faites avec le ciseau. Il y en a environ douze de chaque côté, dans chacune desquelles est une fente horizontale et perpendiculaire. Il y a, dans une

<sup>1</sup> Th. Shaw, *Travels or Observations relating to several parts of Barbary and the Levant*, in-f°, Oxford, 1738, p. 352-353. Cf. Léon de Laborde, *Commentaire géographique de l'Exode*, p. 99, qui rapporte aussi la tradition et dit que « rien ne s'oppose à son authenticité; » Stanley, *Sinai and Palestine*, 2<sup>e</sup> édit., p. 44-46, etc.

<sup>2</sup> Dans la Vulgate : « Tentation, à cause de la querelle des enfants d'Israël. » Exod., xvii, 7. Elle traduit le mot Massah et omet Meribah.

<sup>3</sup> Le pied anglais a 0<sup>m</sup>,304.

des bouches attenantes à la montagne, une ouverture qui s'étend deux ou trois pieds au nord et au sud. Les Arabes appellent cette pierre la pierre de Moïse, ils mettent de l'herbe dans ces bouches et la font manger à leurs chameaux, prétendant qu'elle guérit toute sorte de maladies<sup>1</sup>. »

Les pèlerins l'ont couverte de croix grossièrement dessinées.

Les membres de l'expédition anglaise n'ont point cru que les fissures qu'on remarque dans le rocher en question eussent une origine miraculeuse<sup>2</sup>. Ils allèguent deux raisons contre son identification avec le véritable rocher de Massah; la première, c'est qu'il ne se trouve pas dans la vallée de Raphidim, mais dans l'ouadi el-Ledja; la seconde, c'est qu'il n'est pas le seul qui offre cette particularité; on en trouve un tout à fait semblable dans le même ouadi et dans d'autres parties de la péninsule<sup>3</sup>.

La scène du prodige du rocher frappé par la verge de Moïse n'eut donc point lieu à l'endroit où la placent aujourd'hui les moines du Sinaï, et, à leur suite, Shaw et Pococke; Raphidim, où coula l'eau miraculeuse n'est point l'ouadi el-Ledja actuel, mais est situé dans l'ouadi Feiran, comme l'atteste une tradition antique que nous rencontrons déjà dans Eusèbe et saint Jérôme au iv<sup>e</sup> siècle, dans Antonin le Martyr au vii<sup>e</sup>; comme le prouve aussi l'examen même des lieux.

Le rocher véritable doit donc se trouver dans l'ouadi Feiran. D'après les explorateurs anglais, une curieuse tradition locale a conservé le souvenir de son emplacement. « Une des légendes les plus vraisemblables et les plus inté-

<sup>1</sup> *Voyages de Richard Pococke en Orient, dans l'Égypte, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, etc.* Traduits de l'anglais (par La Flotte), 7 in-12, Paris, 1772, t. 1, p. 432-434.

<sup>2</sup> H. S. Palmer, *Sinai*, p. 129; E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, t. 1, p. 120.

<sup>3</sup> H. S. Palmer, *Sinai*, p. 129.



ressantes concernant l'Exode, dit M. H. S. Palmer<sup>1</sup>, est celle qui concerne un point de l'ouadi Feiran, appelé Hési-el-Khattatin, c'est-à-dire *la source cachée des écrivains*. C'est, d'après les Bédouins, l'endroit où Moïse frappa le rocher pour donner de l'eau à son peuple mourant de soif. Il faut remarquer ici que les Bédouins parlent souvent de Moïse comme de *l'écrivain* qui a écrit le livre de la Loi. La coutume ancienne, qui date, croyons-nous, de temps immémorial et qui consiste en ce que chaque passant dépose une petite pierre, dans les lieux célèbres par quelque légende, pour marquer qu'il n'oublie ni le lieu ni la tradition qui y est attachée, cette coutume est encore observée par les Bédouins quand ils passent à Hési-el-Khattatin. Toutes les grandes pierres et tous les rochers du voisinage sont couverts de monceaux de petits cailloux ainsi déposés. Les Arabes disent que les Israélites, après avoir étanché leur soif à la source miraculeuse, s'assirent et s'amuserent à jeter des cailloux sur les rochers environnants. De là la pratique moderne, qui est usitée en mémoire de ce fait et dans le but spécial d'obtenir la protection de Moïse en faveur des parents ou des amis malades<sup>2</sup>. Cette curieuse tradition, mise en lumière pour la première fois par le professeur Palmer, a du moins le mérite de désigner un lieu qui, topographiquement, cadre très bien avec le site le plus probable du miracle de Massah. »

Le lieu où Moïse fit jaillir l'eau du rocher s'appelle, dans l'Exode, Raphidim.

Raphidim signifie « lieu de repos, halte. » Les Israélites s'y reposaient de leurs fatigues, au point où l'ouadi Feiran

<sup>1</sup> H. S. Palmer, *Sinai*, p. 78-79.

<sup>2</sup> L'usage de jeter ainsi des cailloux n'est pas exclusivement propre à cette localité; on le retrouve dans les autres parties de la péninsule où la tradition a attaché le souvenir d'un fait important.

reçoit l'ouadi Aleyat et est dominé par le Djébel el-Tahounéh, à six kilomètres et demi au-dessus de Hési-el-Khattatin, lorsqu'ils y rencontrèrent pour la première fois une partie de la population indigène, les Amalécites, qui venaient leur barrer le passage.

C'était une tribu belliqueuse du désert, capable de lutter contre des forces considérables. Elle se partageait la péninsule avec les Madianites. Ces derniers étaient amis de Moïse, gendre de l'un d'entre eux, Jéthro. Les Amalécites descendaient d'Abraham par un de ses arrière-petits-fils, Amalec, qui leur avait donné son nom<sup>1</sup>. Ils occupaient le désert de Pharan, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, une partie du désert de Tih, s'étendant depuis l'ouadi el-Arabah, à l'est, jusque près de l'Égypte, à l'ouest, et jusqu'aux environs du mont Sinai, au sud. Le nom du désert de Pharan ne subsiste plus aujourd'hui que dans celui de l'ouadi et de l'oasis de Feiran, près du mont Serbal.

« Les Amalécites avaient entendu parler de l'approche de la nombreuse armée d'émigrés [Israélites], et ils crurent, sans doute, qu'elle avait des projets de conquête; ils s'assemblèrent donc naturellement, le plus promptement qu'il leur fut possible, au premier endroit qui leur parut propice pour arrêter l'ennemi dans sa marche et l'empêcher de s'établir solidement dans la péninsule. Cet endroit était comme désigné à l'avance, c'était le défilé étroit, sinueux, de Feiran, bien approvisionné d'eau de leur côté, sans eau du côté d'Israël, entouré de rochers escarpés, couvert de végétation, à l'abri d'une attaque de flanc, offrant tous les avantages désirables pour battre en retraite, dans le cas d'une défaite, et parfaitement approprié, sous tous les rapports, à la dure guerre à laquelle s'étaient habitués les Amalécites, dans leurs luttes séculaires contre les Égyptiens. D'autres raisons

<sup>1</sup> Gen., xxxvi, 12, 16.



les déterminèrent sans doute dans leur choix. Cette belle oasis, avec ses bosquets fertiles et ses eaux courantes, devait être leur possession la plus chère de la péninsule, elle méritait d'être défendue jusqu'à la dernière extrémité, et du moins ne devait-elle pas être abandonnée facilement à un envahisseur, pour qui elle serait d'un avantage incalculable. Probablement aussi on n'oublia pas que les Israélites, après avoir suivi pendant quatre-vingts kilomètres une route sans eau, devaient être « affaiblis, fatigués <sup>1</sup> » et mourant de soif; on avait donc lieu de penser qu'une attaque contre eux, avant qu'ils pussent atteindre les eaux de Feiran, serait couronnée de succès. Enfin, la configuration des vallées latérales qui entouraient la position occupée par les Israélites, favorisait ce genre de guerre, qui consistait à harceler l'ennemi par le flanc et par derrière, et auquel fait allusion le Deutéronome<sup>2</sup>. « Souviens-toi de ce que te fit » Amalec, dit Moïse à son peuple, quand tu sortais de l'Égypte; comment il vint te barrer le chemin et comment » il te chargea en queue, frappant tous les traînards qui te » suivaient, lorsque tu étais toi-même affaibli et fatigué<sup>3</sup>. »

Josué, à la tête des Hébreux, soutint le choc contre les Amalécites. Dieu donna la victoire à son peuple, grâce aux prières de son serviteur Moïse. Sur la rive droite de l'ouadi Feiran, près de l'endroit où campait Israël, est une colline d'environ 220 mètres de hauteur, appelé Djébel el-Tahouneh. C'est sur cette hauteur, le *gibecâh* de l'Exode<sup>4</sup>, que Moïse se tint pendant la bataille : à l'abri des traits et des flèches de l'ennemi, il pouvait aisément suivre toutes les péripéties du combat et intercéder pour les siens. Quand la défaite d'Amalec fut complète, Moïse éleva, en actions de

<sup>1</sup> Deut., xxv, 18.

<sup>2</sup> Deut., xxv, 17-18.

<sup>3</sup> H. S. Palmer, *Sinai*, p. 199-200.

<sup>4</sup> Exod., xvii, 9.

grâces, un autel auquel il donna le nom de *Jéhovah-nissi*, peut-être sur la colline voisine, appelée Maharrad.

En souvenir de ces mémorables événements, les premiers chrétiens construisirent en ces lieux la ville épiscopale de Pharan. On y voit aujourd'hui encore les ruines de nombreuses églises et chapelles, de monastères, de cellules et de tombeaux. Parmi les débris qui jonchent le sol, les explorateurs anglais ont trouvé un chapiteau de grès sur lequel on voit un homme vêtu d'une tunique et les bras levés dans l'attitude de la prière, c'est-à-dire tel que l'Exode<sup>1</sup> nous représente Moïse pendant la bataille de Raphidim<sup>2</sup>. Un bas-relief, placé au-dessus d'une porte et divisé en trois compartiments, représente aussi trois personnages dans une attitude semblable. On comprend sans peine que les habitants de Raphidim aient aimé à représenter par la sculpture la principale scène du grand acte auquel ces lieux étaient redevables de leur célébrité.

<sup>1</sup> Exod., xvii, 11.

<sup>2</sup> E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, t. 1, p. 168.